

L'imaginaire collectif

Louky Bersianik

Numéro 111, automne 2006

L'Antiquité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14180ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bersianik, L. (2006). L'imaginaire collectif. *Moebius*, (111), 11–13.

LOUKY BERSIANIK

*L'imaginaire collectif*¹

La mythologie masculine, olympienne, planait dans les hauteurs de Delphes tandis que celle des femmes était souterraine, se cachant au fond de la grotte de la Pythie où elle séjourne encore. Une mythologie souterraine, c'est une mythologie rebelle à créer des figures surhumaines dont l'objectif principal est d'exercer un pouvoir féroce sur les humains. Un tel pouvoir réprime féroce­ment l'imaginaire d'un groupe pour ne laisser passer que l'imaginaire de l'autre groupe.

Une mythologie souterraine, ce peut être aussi un imaginaire au tombeau, une mémoire enterrée vive, murée vive, c'est Antigone qui choisit de mourir plutôt que d'obéir à une loi étrangère à sa conscience. Antigone est jeune, elle aime la vie. Elle veut vivre, mais pas à n'importe quel prix. Elle est écrasée par une loi patriarcale qui la condamne injustement. Elle ne peut, toute seule, secouer d'un coup d'épaule cette pesanteur de plomb qui l'incruste déjà dans les profondeurs de la terre avant même qu'elle n'ait vécu à sa surface. En réalité, c'est parce qu'elle agit comme un *sujet* humain qu'elle doit mourir, elle qui, bien que fille de roi, n'a peut-être pas le rang d'un babouin dans l'imaginaire de son juge...

La lecture féministe que nous faisons de notre société patriarcale nous invite à jeter un regard critique sur notre *imaginaire collectif* tel qu'il a été fantasmé et rêvé depuis fort longtemps, et nous engage à y apporter les correctifs

appropriés. Car, même si cette société a connu quelque changement à l'égard des femmes depuis l'époque légendaire de Créon, et depuis l'époque d'Aristote – qui a vécu cinq cents ans après Homère –, l'imaginaire collectif qui a secrété ses anciennes mythologies et théologies continue d'imprégner le nôtre de misogynie, de cette bonne vieille misogynie indispensable au bon fonctionnement des systèmes symboliques comme la langue et les religions et sans laquelle s'effondreraient toutes les institutions patriarcales qui en découlent, comme le droit, la famille, l'éducation, la médecine, les sciences humaines, la littérature, etc.

Lacan l'a bien spécifié :

(...) dans la mesure où le Nom-du-père représente une instance qui ne réduit la figure du père ni à sa réalité individuelle pour le sujet (père réel), ni à ses formations substitutives (au premier rang desquelles la figure de l'analyste lors du transfert : père imaginaire), mais représente la reconnaissance de la loi fondamentale qui sert de clé de voûte à tout le système symbolique, l'impossibilité pour le sujet de la reconnaître en tant que telle introduit à une compréhension des névroses et des psychoses².

Autrement dit, la non-acceptation de la philosophie et de la loi patriarcales peut engendrer et engendre des maladies mentales. Ce phénomène pathologique est observé surtout chez les femmes « récalcitrantes » qui ne recourent pas à la violence contre les autres pour exprimer leur désaccord.

Car il faut bien admettre que l'une des principales fonctions du symbole est de créer un deuxième degré là où il y a un *manque de réalité*, et de hausser ce manque au-dessus de la réalité en en faisant une loi. Le Nom-du-père en est justement un exemple éloquent : tandis que la mère est réelle, le père est fictif et c'est lui qui fait la loi aux mères, sous prétexte qu'il doit faire la loi aux enfants. Fictif puisqu'il procède d'une feinte, d'une hypothèse, d'une imitation de la matrice et d'une superposition à la mère.

Il est donc très utile d'examiner notre imaginaire collectif et de l'interpréter afin de pouvoir créer un univers où les figures de femmes seront aussi « énergisantes » et positives que certaines figures masculines, de façon à ce que les meilleures de celles-ci soient associées aux meilleures de celles-là dans une nouvelle cosmogonie capable de rêver une nouvelle humanité et de la faire surgir, comme une éblouissante dramaturgie, dans notre désert affectif.

NOTES

1. Extrait de la quatrième partie (L'arbre de Pythagore) de *La Main tranchante du symbole*, Éditions du Remue-ménage, « coll. Itinéraires féministes ».

2. Jacques Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966 : « Fonction et champ de la parole et du langage », 1953.